

LA VISION BIBLIQUE DU TRAVAIL ET LE CONTEXTE CONTEMPORAIN

ROLAND MINNERATH
Strasbourg

English summary

The current concept of work in the Western world is partly a result of the secularization of Biblical values. This process began in modern Europe with the aim of interpreting human activity in terms of a Promethean individual or collective act of self-realization. Liberalism and Marxism represented work – even when emphasizing the antagonist relationship between capital and labour – as the source of value in a purely economic sense. In contradistinction, the Biblical understanding of human work is as a relationship between man and God, between creation and eschatology, between man's freedom and God's grace.

I. God's activity is a continuous 'work' in creation and history (*bara*: Gn 1,1; Ps 115,15). God put man in the garden of Eden in order to keep it and cultivate it (Gn 2,15). This is the first glance the Bible takes at human work: a joyful cooperation with God's creative activity. God uses human intelligence to complete and further the order of his creation. A second insight is revealed in Gn 3,14-19: after Adam's rebellion against God's sovereignty over His creation, he is condemned to work in order to survive. Working becomes a painful and hard necessity. The third point concerns the Sabbath. God orders this as a time to refrain from working on the seventh day as he did Himself (Gn, 2-3). This rest day allows the human worker to reorient his efforts in cooperation with God and to insert them into God's project by prayer and contemplation. This day should liberate all from the alienation of work and the temptation to make it an absolute.

II. Jesus praised human work as a necessity inherent in human life. He defined His own messianic mission as a 'work' (*ergon*, Mt 11,2; Jn 17) done to accomplish the 'work of God' (Jn 4,34; 5,36; 14,10). The Son of God is master over the Sabbath (Mc 2,27-28). The Sabbath as a sign of God's sovereignty over creation and human activity is fulfilled by Christ's saving deed which inaugurates the Kingdom of God. The deed of Christ is expressed as a *diakonia*, a saving service,

including the gift of His own life (cf. Mc 10,45; Jn 13,4-16). Working is putting one's skill and energy at the service of others as an act of cooperation with the saving deed of Christ (cf. Mt 20,28). Thus, all human activity centred on itself and on human self-exaltation is implicitly condemned (cf. Ap 8,22). Work by itself cannot save man but only enslave him. The aim of work is not to replace God's creative power but to cooperate with it.

III. The New Testament and subsequent Christian reflection have elaborated a set of principles on work. St. Paul sets forth a double norm: nobody should rely on the work of another, but rather work to sustain himself and the needs of those who are unable to work. Idleness is severely condemned (cf. 1 Th 4,11-12; 5,14; 2 Th 3,6-12), even under the pretext of eschatology. All ministries or services in the community are seen as a burden, as 'hard work', to be undertaken as such (1 Th 2,9; 5,12-13; Rm 16,12; 1 Co 15,58).

Christian ethics of work develop from these Biblical sources. Work is a joyful cooperation with God's creation and at the same time hard and painful. The Sabbath day restores human work to its full meaning, and recalls that human work requires the redemption (Rm 8,20-25) realized by Christ in His self-oblation. The aim of work is to foster both autonomy and solidarity. Work must be done under humanly acceptable conditions. Slavery and all forms of degrading work are not acceptable. Technology must be at the service of mankind and not the contrary. The Bible gives the first example of legal protective measures for workers. It fully supports the dignity of manual work, unlike its disparagement in the Greco-Roman environment. Work cannot aim at the absolute autonomy of man from God. Through human work, God continues to put order into his creation. Work cannot aspire to an absolute domination or exploitation of nature. The human worker is only God's trustee. Not all human activity is work. Promethean activity leads to an idolatry of man's own products (cf. Rm 1,23-25). Using human skill to destroy nature, to produce weapons of mass-destruction, to experiment on human embryos, to increase the economic gap between the poor and wealthy and the like, serve to illustrate how human work may surrender to the power of death. The Biblical insight challenges us to organize the economic system in such a way that all human persons may have a share in work and work in such a way that creation in all its dimensions may be cultivated rather than destroyed and manipulated by a human creature who would usurp the place of God.

1. Avant l'ère industrielle, la Réforme protestante avait proposé une revalorisation biblique du travail – historiquement la dernière en termes de création d'archétype – qui devait bientôt ouvrir la voie à l'éthique individualiste et sécularisée de la société industrielle. Luther avait retenu de la Bible l'accent mis sur la peine et la condamnation attachées au travail après la chute. Il insistait aussi sur l'incapacité radicale de l'homme à se sauver

par ses propres oeuvres. Le travail est apprécié dans la perspective de la foi, par rapport à laquelle il est relativisé. Il ne procure pas le salut. Il ne faut pas attendre de lui des assurances ultimes pour cette vie. Il faut à la fois travailler et tout attendre de Dieu seul. Nous ne pouvons réaliser que ce que Dieu veut faire par nous. Le travail n'est pas donc une fin en soi. Dieu a appelé chacun à son poste. Le travail devient un *Beruf*, un appel, une vocation. Tout travail a même valeur humaine s'il est accompli dans la liberté de la foi. L'activité professionnelle ou le service exercé dans la communauté répondent à un don spécifique du Créateur. Travailler est une nécessité pour tous. La vie contemplative assimilée à l'oisiveté n'est pas admise.

Calvin voit dans les fruits du travail un signe de la bénédiction de Dieu. Sans la bénédiction de Dieu, tout travail est vain. Les élus sont prédestinés au salut, sans aucun mérite de leur part. Comme l'incertitude demeure au sujet de la prédestination, les chrétiens réformés se lancent dans le travail avec plus d'ardeur encore, pour lire dans la prospérité acquise un signe de leur élection. La doctrine calviniste insiste sur l'effort, l'épargne, la capitalisation, la privation de la jouissance des fruits du travail aujourd'hui pour assurer l'avenir, un avenir toujours repoussé à plus tard. Max Weber a fait la théorie de l'éthique protestante et du capitalisme, non sans erreurs ni préjugés comme l'ont montré les travaux récents de Michael Novak. La Réforme protestante a placé le travail sur un fond d'eschatologie. Il a pour centre Dieu et sa gloire, non le royaume de l'homme. La modernité retirera Dieu de la perspective et fera du travail la valeur humaine et sociale de l'homme prométhéen.

2. Dès le début de l'ère moderne, l'idée de travail était soumise à un processus de sécularisation dont les conséquences se déploient encore sous nos yeux. Elle s'est progressivement dégagée de son imprégnation biblique pour devenir le concept porteur de la société industrielle. Déjà à la Renaissance, *scientia et potentia* sont les deux leviers par lesquels l'homme s'émancipe de toute référence à Dieu et entreprend de transformer la nature. Le travail est exalté depuis le XVII^e siècle comme activité de la raison autonome, moyen de l'autoréalisation de l'homme, centre de l'univers. L'économie politique libérale l'analyse comme un facteur de production, à côté de la terre et du capital. La valorisation humaine et éthique du travail laisse peu à peu la place à une appréhension purement économique. Facteur de production, la force de travail est rémunérée au niveau du minimum nécessaire pour se reconstituer. Le travail est divisé et organisé selon les besoins de la production, l'avancée des technologies. Il s'achète, se rejette, se vend comme une marchandise.

La parcellisation des procédures du travail industriel et la prolétarisa-

tion des travailleurs industriels ont éveillé les premières critiques. Sans rien renier de l'optimisme de Hegel pour qui le travail humain hâte le devenir de l'Esprit, rend libre et heureux, Marx est obsédé par la condition aliénante du travail industriel et du système social qu'il impose. Il a cependant une approche quantitative du travail, analysé comme plus-value incorporée dans le produit final. Le travail a toujours été selon lui exploité par les systèmes économiques: travail servile, travail salarié. Il souhaite renverser la logique exploiteur-exploité et envisage une société où tous les biens seraient communs et le travail la libre contribution créatrice de chacun.

Le projet de Marx avait été l'émancipation du travailleur. Il n'y a pas réussi, prisonnier des prémisses des Lumières et du libéralisme qui réduisaient l'homme au travail productif, tout en exaltant sa capacité de transformer l'univers. Le travail fait l'homme, et l'histoire humaine est la production de l'homme par le travail humain. On a dit que l'utopie marxienne a été une sécularisation de l'eschatologie biblique. Au lieu d'une incarnation moderne de l'idée biblique, nous avons eu une idéologie prométhéenne athée et un système social totalitaire.

3. Dans la crise actuelle liée à la globalisation des marchés, le travail rémunéré est devenu pour beaucoup un bien rare, recherché et inaccessible. L'homme contemporain s'identifie de moins en moins avec son travail. Il n'en maîtrise plus le contenu ni la destination, encore moins la stabilité. Il est amené à exercer plusieurs jobs successivement. Dans ce contexte, on ne perçoit guère de place pour une philosophie, encore moins pour une théologie du travail. En même temps, l'activité humaine a poussé sa domination de la nature, homme et cosmos, jusqu'au pouvoir d'en disposer totalement.

La Bible a-t-elle encore une espérance à délivrer aux travailleurs et aux chômeurs d'aujourd'hui? Il ne faut certes pas lui demander des solutions techniques ni un modèle transposable dans les conditions du travail moderne. La Bible nous livre un horizon de sens et une hiérarchie de valeurs, dans lesquelles interviennent la personne, la société et Dieu. Ce triangle, la philosophie sociale contemporaine l'a perdu de vue depuis longtemps. Libéralisme et socialisme ont commencé par écarter Dieu, le reste en découle. Le libéralisme s'est concentré sur l'individu, et le socialisme sur la collectivité. L'un et l'autre ont hypertrophié l'importance du travail productif, comme expression de la totale autonomie. La Bible rappelle une équation simple: toute activité vient de Dieu et ramène à lui.

I. "LE PERE TRAVAILLE TOUJOURS" (cf. Jn 5,17)

4. La première page de la Bible nous montre le Créateur à l'oeuvre. Depuis le commencement, il crée, "fait le ciel et la terre". La Bible utilise le verbe *bara* pour désigner l'activité de Dieu dans la création matérielle (Ps 115,15; 121,2; 134,6) comme d'ailleurs dans l'histoire du salut (cf. Ps 66,3; 106,13; 107,22). Dieu a "fait" son peuple (Dt 32,6). La création est un travail continu. Dieu a suscité toutes choses du rien (2 M 7,28) et tout subsiste de par sa volonté. Il maintient et conserve les êtres qu'il a créés (Sg 11,25; Jb 34,13-15). L'homme façonné par lui est placé au milieu de la création pour qu'il coopère à l'oeuvre de Dieu. Selon le récit jahviste (Gn 2,8.15), l'homme fut placé dans le jardin d'Eden ou paradis pour qu'il le cultive et le garde (Gn 2,15). Le travail n'est pas conséquence de la chute. Dès l'origine la raison d'être de l'homme est de coopérer à l'activité créatrice de Dieu. Dieu donne l'irrigation, les plantes et les fruits, mais son paradis a besoin du travail intelligent de l'homme pour mettre toutes ces ressources en valeur. A travers l'homme Dieu continue son activité créatrice. Dieu reste le seul maître du monde, dans lequel il a placé l'homme comme administrateur de ses biens (Ps 24,1; 50,10). La terre produit d'ailleurs ses fruits indépendamment des efforts de l'homme, à l'infini. Le récit sacerdotal, quant à lui, insiste sur le pouvoir donné à l'homme de se soumettre la création, comme associé du Créateur, pour achever les oeuvres que Dieu lui-même a laissées en friche. Pour dominer le monde et le rendre fécond (Ps 8, 3-8), Dieu y a placé l'homme et la femme, qui forment ensemble "son image et ressemblance" (Gn 1,26). Tel aurait pu être le rapport entre Dieu, l'homme et le travail. Cette vision optimiste du travail tranche avec les mythes du Proche-Orient où les hommes sont faits pour servir les dieux et travailler comme des esclaves à leur service.

5. Le deuxième tableau met en lumière un autre aspect de l'homme au travail. La désobéissance à Dieu a provoqué une rupture entre l'homme et son Créateur, qui rejaillit immédiatement sur son rapport avec l'univers. Le travail ne sera plus un jeu avec Dieu. Gn 3, 14-19 montre les conséquences de la chute sur le travail de l'homme. Il sera maintenant caractérisé par la "peine". Il sera une dure nécessité. La terre ne sera pas toujours fertile. Il coûtera à l'homme sueur et efforts pour en tirer ses moyens de subsistance. Cependant, malgré la rupture de la désobéissance et la souffrance désormais attachée à ses efforts (Gn 3,17-18), l'homme est maintenu dans sa vocation d'associé du Créateur. Le travail n'est pas la conséquence du péché, car il lui est antérieur. Le travail lui-même n'est pas objet de malédiction, mais le sol (Gn 3,17) qui ne sera profitable à l'homme qu'au prix

de son effort. Cette malédiction sera levée lorsque Noé, dans un geste de religion naturelle, offrira un sacrifice à Dieu (Gn 8,22). Dieu pourvoira à ce que l'homme trouve dans la création ce qui lui est nécessaire pour vivre. Il en ressort que le travail appartient à la nature même de l'homme créé à l'image de Dieu, que nul n'a le droit de vivre aux dépens du travail des autres, et que chacun doit pouvoir vivre, avec sa famille, de son travail. Chaque être humain a un droit inné au travail.

6. Troisième donnée: le sabbat (cf. Gn 2,1-3; Ex 31,15-17; 20,8-11). Il n'est concevable qu'après la chute, comme complément de la nécessité de peiner pour gagner sa vie. Dieu ne commande nulle part de travailler. C'est une nécessité qui s'impose d'elle-même. Mais il commande de s'arrêter de travailler. Le septième jour "tu ne feras aucun ouvrage" (Ex 20,9-10). Car le septième jour Dieu se repose de son travail (Gn 2,2-3). L'hébreu pareillement travaillera six jours et le septième il se reposera (*tom hasabbat*, jour de la cessation du travail: Ex 23,12; 20,8; 34,21). La raison première est de reprendre souffle, de respirer, de redevenir *nephesh hayya*, l'"être vivant" de Gn 2,7. La législation deutéronomique protège l'esclave et l'étranger. Dt 5,12-15 exige que le septième jour l'esclave se repose comme le maître, "car tu as été esclave en Egypte et Dieu t'en a libéré". Le travail n'est pas la condition permanente de l'homme. Tous les sept jours les hommes retrouvent liberté et dignité originaires; une égalité fondamentale est rétablie. Le repos hebdomadaire libère de l'aspect aliénant, deshumanisant du travail.

Le sabbat est motivé, dans la tradition sacerdotale, par le repos du Créateur (Gn 2,3; Ex 20,11). Le repos n'est pas seulement un moyen de reprendre des forces pour retourner au travail, mais il ouvre sur la transcendance. Le septième jour est celui de l'achèvement de la création, jour béni et sanctifié. Le repos de Dieu n'est pas vu en fonction du travail qu'il a accompli, mais le travail est vu en fonction du repos. Dieu contemple son oeuvre et la trouve bonne. Le repos est le moment de la contemplation par l'intelligence du sens du travail accompli. Le repos devient synonyme de paix, de possession tranquille (cf. 1 R 8,5; Jr 30,10, etc.). Le précepte du décalogue (Ex 20,8) invite à sanctifier ce jour, en le réservant pour les rapports avec Dieu, pour entretenir la conscience que Dieu est créateur. Dieu a béni le sabbat pour le rendre fécond (cf. Gn 1,21.28). Le peuple renoue l'alliance avec la créateur, source de vie. Le sabbat est fécond parce qu'il rend présent au milieu du peuple le Créateur.

La création avait consisté à mettre de l'ordre dans le chaos, à disposer le cadre de l'univers et les êtres chacun à sa place. Dieu donne vie. Le septième jour l'homme se recharge de la richesse de vie dont regorge la création. Puis, pendant six jours l'homme retournera à son travail, pour mode-

ler l'univers, y introduire plus d'ordre, en évitant de se vider de lui-même et de perdre de vue le lien qui le relie au Créateur. Si le sabbat est fécond, l'homme réinjecte dans la création l'énergie reçue du Créateur. Le travail de l'homme devient alors instrument de l'activité créatrice de Dieu. La justification du travail est de donner vie et ordre, de faire régner la justice et la paix, non de créer des oeuvres de mort.

Le sabbat recompose mystiquement les conditions du jardin d'Eden et en anticipe la reconstitution à la fin des temps. Dans cette optique, le travail redevient joie et participation au labeur créateur. Mais la fracture de la chute reste là. Seul le Serviteur de Dieu se chargeant des péchés des autres, par sa souffrance, réconciliera la multitude des pécheurs (cf. Is 53,11). La tradition juive a développé une appréciation positive du travail et a tiré du sabbat tous les éléments d'un véritable droit du travail, comme aucun autre peuple de l'Antiquité. Le dimanche chrétien recueille tout le sens du sabbat juif et le transfigure dans le mémorial de la Pâque du Christ, et l'anticipation du règne de Dieu inauguré pour nous.

II. "MOI AUSSI JE TRAVAILLE" (cf. Jn 5,17)

7. Jésus était *tekton* (Mc 6,3), fils de *tekton* (Mt 13,55), un "artisan", selon la tradition un charpentier. En Israël, les rabbins exerçaient un métier manuel. Durant son ministère, soutenu par l'aumône et les biens des femmes qui les suivaient (cf. Lc 8,2-3), lui et les siens se considéraient *ergatai*, travailleurs méritant leur salaire (Lc 10,7). Le monde du travail affleure dans les paraboles de Jésus, comme celle de l'ouvrier de la onzième heure (Mt 20,1-16). Les oisifs sont mal vus. Le sens du travail est à découvrir dans sa tension vers le monde à venir (Mt 25,14-30). Pour Jésus, comme pour l'Ancien Testament, le travail est chose naturelle à l'homme. Il n'est pas une fin en soi. Il ne doit pas détourner de l'écoute de la parole de Dieu (Lc 10,40-42), ni de la recherche prioritaire du règne de Dieu et de sa justice (Mt 6,21-34). Jésus est dur pour ceux qui accumulent des richesses égoïstement et s'en remettent à la sécurité qu'elles procurent (Lc 12,21). Lorsqu'elles deviennent une fin en soi, la vie de l'homme bascule sous le joug de Mammon (Lc 16,13).

8. Jésus utilise le langage du travail pour accéder à une autre réalité. Sa mission messianique est désignée comme un travail (*ergon*). Les signes par lesquels il montre que le Règne est inauguré sont ses *erga* (Mt 11,2), ou ses *dynameis*, "ses oeuvres de puissance". Jean parle de *semeia* et d'*erga*. Jésus réalisant ces oeuvres, travaille (*ergazomai*, Jn 5,17). Ceux qui travaillent avec

lui à la moisson sont des ouvriers (*ergatai*). Dieu, qui les envoie, les rétribuera (Mt 9,37; Mt 10,10). Les pêcheurs du lac deviennent "pêcheurs d'hommes" (Mc 1,16-17; Lc 5,1-11). Le travail, condition naturelle de l'homme, est élevé au plan du salut. Jésus travaille aux oeuvres de Dieu pour le salut des hommes. Il choisit et envoie les apôtres travailler pour étendre son oeuvre.

"Mon Père travaille toujours et, moi aussi je travaille" (Jn 5,17), dit Jésus à ceux qui lui reprochaient de guérir un infirme le jour du sabbat. Dieu s'était reposé le septième jour, mais il continue de gouverner le monde. Les rabbins admettaient que Dieu se reposait comme créateur mais travaillait comme juge. "Le sabbat a été fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat. Le Fils de l'homme est maître même du sabbat" (Mc 2,27-28). Le sabbat comme signe devait s'effacer devant le règne de Dieu déjà à l'oeuvre dans la personne de Jésus.

Le quatrième évangile dévoile la connexion étroite entre l'activité humaine et l'activité du Christ et même du Père.

a) Pour Jésus le comportement du Père est la norme absolue: "Le Fils ne peut faire de lui-même rien qu'il ne voie faire au Père" (Jn 5,19). L'activité de Jésus dérive de sa contemplation du Père. En fait, le Père lui a "donné des oeuvres (*erga*) à accomplir" (Jn 5,36). Il doit "accomplir l'oeuvre" du Père (Jn 4,34). Jésus considère ces oeuvres comme un don du Père qu'il reçoit et exécute librement (cf. Jn 17,4). Ces oeuvres remplissent toute la vie de Jésus, dont émergent celles que l'évangéliste appelle les signes/*semcia*. Les oeuvres manifestent qui il est. En agissant il dévoile le Père. "Le Père qui demeure en moi accomplit les oeuvres" (Jn 14,10). Ses oeuvres suscitent la foi en lui (cf. Jn 14,11).

b) Jn 5,17. Le Père est à l'oeuvre continuellement, puisqu'il suscite et maintient tous les êtres. Même durant les sabbats du temps humain, l'activité créatrice de Dieu se poursuit. L'oeuvre du Père par excellence, est de faire en sorte que les hommes croient en celui qu'il a envoyé (Jn 6,29).

c) Les disciples sont aussi assimilés à leurs oeuvres. Le jugement venu dans le monde dévoile les oeuvres de chacun: mauvaises (*ponera*) pour ceux qui font le mal, "faites en Dieu" pour ceux qui ont agi dans la vérité (Jn 3,19-21). Seule la foi permet aux hommes, à la suite du Christ, d'accomplir leurs oeuvres en Dieu. "Celui qui croit, fera, lui aussi, les oeuvres que je fais" (Jn 14,12). Alors l'activité de l'homme plaît au Père et s'inscrit dans son projet créateur. Il pourra percevoir les oeuvres à accomplir comme des dons du Père, et les concevoir comme une mission, un appel, un *Beruf*. L'homme est invité à scruter le message que le Père lui envoie, à travers son Esprit, dans les circonstances de la vie. Le travail n'est qu'une partie de

l'activité humaine, la plus significative. Il peut être inséré dans la continuité de l'action créatrice du Père, grâce à l'action rédemptrice du Fils. Alors il ouvre sur la perspective libératrice de la nouvelle Jérusalem.

9. Le Nouveau Testament a fait de *diakonos*, *diakonein* un terme technique pour exprimer le sens de sa vie comme don de soi (Mc 10,45; Mt 20,28). Le renversement de perspective où le seigneur et maître lave les pieds de ses disciples (cf. Jn 13,4-16; Lc 22,27) est devenu la charte de la communauté qu'il a fondée (Jn 13,14-15; Mc 10,42-45). Le travail messianique du Christ est un service qui sauve. Il est donné, sans attendre de retour. Le verbe servir, *diakonein*, résume tout le discours de Jésus sur le jugement dernier (cf. Mt 25,44). Se mettre au service des autres, voilà sur quoi les disciples de Jésus seront jugés. Avec le Christ, le travail ainsi conçu acquiert la dimension du service qui sauve.

Contemplant Babylone devenue la proie des flammes, la cité symbole du pouvoir humain qui se divinise, le voyant de l'*Apocalypse* se lamente sur sa ruine: on ne verra plus chez toi les artisans (*teknitès*) de tous métiers, la voix de la meule ne s'entendra plus (Ap 18,22). Le travail humain coupé de Dieu et mis au service d'un monde qui s'absolutise conduit à la destruction. Le sabbat de l'ancienne alliance est considéré comme le type du repos éternel (He 3,7-4,11). Il redimensionne le travail qui n'est pas une fin en soi, ni le dernier but de l'existence. Il ne doit pas devenir service de Mammon (Mt 6, 24; Lc 14,15-24). Le travail ne peut pas fournir la dernière sécurité, car ce serait une sécurité illusoire (Lc 12,16-21). Il porte du fruit lorsqu'il est accompli dans la confiance en Dieu (Mt 6,25). Il est plus important d'écouter la parole de Dieu (Lc 10,38-42). Elle dévoile que la fin du travail est le repos du septième jour éternel partagé avec Dieu. Ce repos est activité dans la plénitude de l'adoration.

III. "TRAVAILLER POUR NE PAS ÊTRE A CHARGE" (2 Th 3,8)

10. Paul a travaillé (*ergazesthai*) de ses mains pendant sa mission apostolique pour n'être à la charge de personne, comme fabricant de tentes (cf. 1 Th 2,9; 2 Th 3,7-8; Ph 4,11; 1 Co 4,12; 2 Co 11,9; Ac 18,3; 20,33-35). Ce travail manuel il l'appelle *kopos* (peine) et *mochthos* (fatigue, cf. 1 Co 4,13; 2 Co 6,5; 1 Th 2,9). Dans sa *1 Thessaloniens*, à ses lecteurs saisis par la tentation de l'oisiveté eschatologique, il recommande, comme un "progrès" à réaliser en matière de charité fraternelle, "de vivre calmes, de vous occuper chacun de ses affaires, de travailler de vos mains, comme nous vous l'avons ordonné. Ainsi vous mènerez une vie honorable aux yeux de ceux du dehors

et vous n'aurez besoin de personne" (1 Th 4,11-12). Le travail assure l'autonomie et permet de secourir les vrais indigents. En conclusion, Paul demande encore de reprendre les oisifs, les "dé-réglés" qui ne suivent pas la règle (*taxis*) donnée par l'Apôtre (1 Th 5,14). Tel est l'enseignement, la *paradosis* que l'Apôtre a laissée à sa communauté (cf. 1 Th 4,1-2).

Dans la 2 *Thessaloniens*, Paul reviendra avec plus d'insistance sur les *ataktoi*, les oisifs, dans le long passage de 2 Th 3,6-12. La fièvre eschatologique en a gagné plus d'un, source de désordres (cf. 2 Th 2,2). L'oisiveté n'est pas conforme à la tradition que l'Apôtre a enseignée. A juste titre, Paul peut se proposer, sur ce point, comme un modèle à imiter (2 Th 3,9). Paul a fait du travail une règle. "Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus"! Paul interdit de flaner à ne rien faire et à décourager ceux qui travaillent. Il demande qu'on les tienne à l'écart de la communauté jusqu'à ce qu'ils se laissent reprendre. L'attente de la fin, jugée proche, ne doit pas détourner de la condition présente, mais entretenir l'espérance. Le travail est la seule occupation décente, qui permet de ne pas abuser de la solidarité des autres et de contribuer à un climat communautaire constructif.

11. A remarquer que Paul considère les ministères exercés dans les communautés comme un *kopos*, un labeur pénible. Ceux qui "peinent (*kopiaio*)" à leur service, en particulier ceux qui assument des fonctions de présidence de la communauté, méritent d'être considérés "en raison de leur travail (*ergon*)" (1 Th 5,12-13). Travail pénible et service de la communauté sont synonymes (*kopos*: cf. Mt 9,37; 1 Th 2,9; Rm 16,12; 1 Co 15,58). L'un et l'autre sont à accomplir "dans le Seigneur" (1 Co 15,10.50; Ep 6,5-8). De fait, les communautés entretenaient leurs ministres qui devaient renoncer à leur travail. L'Eglise primitive rejetait les prédicateurs itinérants qui abusaient de l'hospitalité, et condamnait l'oisiveté (*Didachè* 12,3). Pendant les trois premiers siècles, les métiers liés à l'immoralité ou à l'idolâtrie étaient interdits à qui demandait le baptême (*Tradition Apostolique* 16). Le baptisé ne peut se livrer à n'importe quelle activité, même si elle est admise par la société. L'attitude des chrétiens se démarquait du mépris des Anciens pour le travail manuel (cf. 1 *Clément* 49,5; Origène, *Contre Celse* III 55). Elle introduisait des changements réels dans la vie sociale. Une nouvelle éthique du travail était en train de naître.

12. L'éthique chrétienne du travail reprendra à la tradition biblique les éléments suivants:

a) Par nature, le travail est participation joyeuse à la souveraineté de Dieu sur l'univers; il est mise en ordre et gestion des ressources de la création.

b) Conséquence de la rupture de l'homme d'avec Dieu, il est aussi peine et expiation. Le sabbat permet à l'homme de recentrer sa vie et son oeuvre sur le créateur. Tenté de se prendre pour le centre de l'univers et d'oublier Dieu, le travail a besoin de rédemption (cf. Rm 8,20-25).

c) Le Christ dont le sacrifice est un "travail" et un "service" qui sauve rétablit l'alliance avec Dieu. L'homme peut coopérer par ses oeuvres à la grâce imméritée du Christ qui purifie, donne sens et achèvement à son travail.

d) Le premier but du travail est de rendre la personne socialement autonome et de ne pas être à charge des autres. Le deuxième but du travail est d'aider ceux qui ne peuvent se subvenir à eux-mêmes: soulager veuves et orphelins, non entretenir les oisifs. Autonomie et solidarité vont de pair. Les biens de la création sont destinés indistinctement à tous les hommes. Ils doivent être administrés au service du bien commun (cf. Lc 16,1-18).

e) La Bible condamne le travail qui abrutit. Le travail doit être libre. Le travail forcé est condamné. L'hébreu ne peut maintenir un hébreu en esclavage que six ans; il doit le payer, lui assurer le repos sabbatique, et lui donner la liberté et les moyens de son autonomie la septième année (Dt 15,12-18; Lv 25,35-43; Ex 20,10). Le sabbat redonne au travail sa dimension humanisante, parce que l'homme est fait pour Dieu non pour le travail qui déshumanise. La technologie doit être au service de l'homme qui travaille et non l'inverse.

L'Ancien Testament contient les éléments d'une législation protectrice du travailleur. Il n'est pas permis de l'exploiter, de différer le paiement de son salaire journalier (Dt 24,15; Lv 19,13; Jb 7,2). Un crime comparable à l'homicide est celui de retenir le salaire de l'ouvrier (Lv 19,13; Dt 24,14). C'est le comble de l'iniquité (Jr 22,13). Le salaire doit couvrir les nécessités de la vie (Lc 10,7; 1 Tm 5,18).

f) La Bible ne connaît pas l'otium gréco-latin, et n'a aucune indulgence pour l'oisiveté. Passer son temps à jouir des fruits de son travail n'est pas non plus satisfaisant (Qo 2,24-25). La Bible ne partage pas le préjugé grec selon lequel seul le travail intellectuel est digne de l'homme libre. Le rabbin ne dédaignait pas de travailler de ses mains pour gagner sa vie. Jésus avait fait de même. Paul demandera qu'on l'imite sur ce point (1 Co 4,12). Le travail n'est pas une fin en soi. Amasser des richesses pour elles-mêmes est condamné. Le travail pour le travail est vanité, observe Qohelet (Qo 2,4-11).

g) La Bible condamne le travail qui se fait sans et contre Dieu, le travail absolument autonome. L'entreprise de Babel mène à la confusion et à la division de l'humanité (Gn 11,7-8). La Bible répète que si Dieu n'est pas l'auteur originel de toute oeuvre humaine, celle-ci n'a aucune consistance

(Ps 127,1; Mt 7,26). Par contre, insérer son travail dans l'oeuvre créatrice de Dieu est source de félicité. Le travail n'est pas un moyen de puissance pour affirmer la domination illimitée de l'homme sur la nature. Il doit s'inscrire dans la création qu'il est appelé à cultiver, entretenir, guérir, mettre en ordre, non détruire. Pour rester humain, la travail doit constamment s'arracher aux tentations de l'absolutisation prométhéenne, à l'exploitation de l'homme par l'homme, à l'exploitation sans scrupule des ressources de la nature. Toutes ces considérations ne sont possibles que si le travail est une relation avec Dieu. Or, avec le Christ, le travail humain est entré dans l'économie de la grâce.

h) Il ne suffit pas de veiller à la dignité du travail subjectif par lequel l'homme exprime sa créativité et son talent. Le travail objectif est inscrit par la Bible dans des limites précises. N'est pas indifférent ce que l'homme fait par son travail. Il est appelé à mettre de l'ordre dans la création, à en tirer ce qu'elle peut produire. L'homme peut aussi renverser la perspective, et utiliser sa force de travail et de transformation de l'univers à ses propres fins. Alors il peut en venir à se fabriquer des idoles, des dieux faits de mains d'homme, qui le font se détourner du créateur, et adorer ses propres oeuvres (Dt 4,15-16). La fabrication d'idoles est condamnée (Dt 4,28). S. Paul y verra la démarche de l'humanité qui s'est éloignée de la révélation naturelle de Dieu dans sa création, pour adorer une créature plutôt que le créateur (Rm 1,23-25). Toute activité de transformation du monde n'est pas une activité humaine. Compromettre durablement les grands équilibres écologiques, produire des armes de destruction de masse, manipuler l'embryon humain à des fins expérimentales et commerciales, pratiquer le clonage animal puis humain sont des activités par lesquelles l'homme détourne au service de sa démesure les biens de la création divine. Toute activité qui mène à la mort est l'illustration de la désobéissance originelle. Toute activité qui suscite, entretient, guérit et donne sens à la vie est une activité qui coopère avec le Créateur.

i) Le problème contemporain est double: aménager le système économique de sorte que tous les humains puissent y insérer leur participation par un travail. Et aussi: aménager la création sans la dévaster, produire ce qui est nécessaire pour une vie humainement digne pour tous. Pour éviter les impasses, il faut se laisser guider par la boussole interne que le Créateur a placée dans notre conscience morale, nous souvenant que le Christ nous a déjà délivrés de notre penchant à dominer et à détruire, et inauguré pour nous la création nouvelle, libérée de la mort, que Dieu destine au bonheur de tous les hommes.

BIBLIOGRAPHIE

- G. Agrell, *Work, Toil and Sustenance. An Examination of the View of Work in the New Testament* (Lund 1976).
- B. Antonini, 'Il lavoro manuale di Paolo e le sue motivazioni', in *Evangelizzare pauperibus. Atti della XXIV Settimana Biblica* (Brescia 1978), pp. 371-382.
- S. Bacchiocchi, *Divine Rest for Human Restlessness* (Berrein Springs MI, 1980).
- P. Beauchamp, 'Travail et non-travail dans la Bible', in *Lumière et vie*, 124 (1975), pp. 59-70.
- G. Bertram, 'Ergon', in *Theologisches Wörterbuch zum Neuen Testament*, II, pp. 631-653.
- W. Bienert, *Die Arbeit nach der Lehre der Bibel* (Stuttgart 1956²).
- G. Brakermann, *Zur Arbeit geboren? Beiträge zu einer christlichen Arbeitsethik* (SWI Verlag, Bochum 1988).
- J.-Y. Clavez, *Nécessité du travail: disparition d'une valeur ou redéfinition?* (Atelier, Paris 1997).
- G. De Gennaro (dir.), *Lavoro e riposo nella Bibbia* (Dehoniane, Napoli 1987).
- A.M. Dubarle, 'La signification religieuse du sabbat dans la Bible', in B. Botte, *Le dimanche* (Lex orandi 39, Cerf, Paris 1965), pp. 43-65.
- A.T. Geoghegan, *The Attitude Towards Labor in Early Christianity and Ancient Culture* (Washington, Catholic University of America, 1945).
- Lohfink, 'Die Sabbatruhe und die Freizeit', in *Stimmen der Zeit*, 101 (1976), pp. 395-407.
- M. Novak, *The Catholic Ethik and the Spirit of Capitalism* (Free Press, New York 1993).
- J.S. Siker-Gieseler, 'The Theology of the Sabbath in the Ancient Testament; a Canonical Approach', in *Studia biblica et theologica*, 11 (1981), pp. 5-20.
- R. Somerville, *L'éthique du travail* (Les Editions Sator, Méry sur Oise 1989).
- E. Testa, *Il lavoro nella Bibbia* (Assisi 1959).
- M. Weber, *Die protestantische Ethik und der Geist des Kapitalismus* (Athenäum Hain Hanstein, Bodenheim 1993).